

**Zeitschrift:** Revue Militaire Suisse  
**Herausgeber:** Association de la Revue Militaire Suisse  
**Band:** 135 (1990)  
**Heft:** 10

**Artikel:** La Revue Militaire Suisse en 1950 : au sommaire de la RMS 10/1950  
**Autor:** [s.n.]  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-345035>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 30.03.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

# La Revue Militaire Suisse en 1950

## Au sommaire de la RMS 10/1950

- *Encore les aéroportés: L'énigme de Merville, colonel Nicolas.*
- *Courtes méditations, colonel divisionnaire Montfort.*
- *La stratégie et les armes nouvelles, commandant N. Milheirico.*
- *La guerre italo-turque, premier-lieutenant H. Gétaz.*
- *SSO: 2e course nocturne d'orientation, major Haller.*
- *Effigie de Th. Sprecher von Bernegg, sur le nouveau timbre de Pro Juventute.*
- *Bulletin bibliographique.*

## Lu dans le fascicule d'octobre 1950

### ***Encore les aéroportés:***

#### ***L'énigme de Merville***

Dans ma dernière étude sur l'engagement de la 6e Div. Airborne, aux premières heures du 6 juin 1944 en Normandie (v. Revue militaire suisse No 6 1949, p. 288 à 291), je m'étais étonné du succès remporté par la bataillon de parachutistes anglais qui avait été chargé de capturer et de détruire la batterie fortifiée allemande de Merville, près de l'embouchure de l'Orne.

Je m'en étais montré surpris à cause des conditions mêmes dans lesquelles s'était déroulée son opération et à cause de la force qu'imputait l'historique officiel britannique à ce point d'appui germanique. Rappelons succinctement les faits, tels que l'historien militaire anglais les relate et tels que nous les avons rapportés.

La batterie fortifiée de Merville aurait compris:

- une garnison de 180 à 200 hommes,
- 4 canons de 150 mm. sous casemates bétonnées,
- 1 canon double de DCA de 20 mm.,
- 6 mitr. au minimum.

L'ensemble de cette position, qui formait un carré de 400 m. de côté, aurait été cerné en outre d'une double haie de barbelés, renforcée d'un champ de mines.

Le bataillon de parachutistes avait mis au point, après moult répétitions en Angleterre, la technique d'attaque suivante:

- 100 bombardiers lourds «Lancaster» commenceraient par désorganiser et neutraliser la défense sous l'effet de leurs bombes (soulignons d'emblée cet appui énorme d'aviation contre un objectif aussi réduit: ce sont 500 tonnes, approximativement, de bombes de 2000 et de 225 kg. en nombre égal, qui se déversent sur cette unique batterie, soit 30 tonnes à l'hectare!).

Profitant du désarroi causé, trois sections d'aéroportés, transportées chacune par un planeur, se poseraient immédiatement après dans l'enceinte même des barbelés pour assaillir de l'intérieur les diverses positions des armes.

En même temps, le bataillon de parachutistes, renforcé par des armes lourdes, transportées aussi par quelques planeurs, attaquerait le point d'appui de l'extérieur pour venir rejoindre les aéroportés et parachever la conquête et la destruction. Ce bataillon devant atterrir à une distance variant de 4 à 6 km. plus à l'intérieur des terres, on avait minutieusement calculé et éprouvé l'heure de son lâcher en fonction des délais qui lui étaient nécessaires pour se regrouper, récupérer son matériel et venir se poster à pied d'oeuvre au moment voulu.

Nous avons décrit la faillite de cette tactique:

- le bombardement aérien qui manque son but;
- la perte d'un planeur au départ déjà et l'atterrissage des deux autres en dehors, et non au-dedans, de l'aire fortifiée;
- l'éparpillement exagéré du bataillon qui le démantibule en réduisant ses effectifs à 150 hommes seulement pour l'attaque et en provoquant la perte de ses jeeps et de tous ses moyens lourds, à l'exception d'une unique mitr.

Pourtant, en dépit de cette avalanche de catastrophes, malgré tout, le bataillon serait parvenu à ses fins,

nous affirme-t-on d'une façon assez brève: il se serait effectivement emparé de la batterie qu'il aurait détruite, puis ses 80 hommes restants auraient rallié, dans le courant de la matinée, le gros du régiment à quelque 10 km. plus au sud.

Un tel exploit, bien fait pour impressionner ceux qui pourraient douter de l'efficacité des troupes de l'air, ne m'avait point convaincu. Le fiasco de tous les procédés du coup de main justifiait amplement mon scepticisme.

Aussi j'avais écrit textuellement à ce propos: «Quelque chose ne plaque pas. Ou bien la force de la garnison allemande a été manifestement exagérée dans des buts de propagande, ou bien, ce qui offre beaucoup plus de vraisemblance, il s'agissait d'une de ces unités de la défense côtière formée de territoriaux et d'étrangers sans instruction et sans moral, qui, n'ayant aucune envie de se battre, ont décampé comme une bande de rats aux premiers claquements des balles.»

Car, lorsqu'une troupe ne veut point lutter ou qu'elle se laisse emporter par la panique, tout est possible: une poignée de gas résolus peut arracher des succès qui apparaîtront au plus haut point sensationnels et déconcertants avec le recul du temps.

Ce n'était là qu'une hypothèse. Si plausible qu'elle pût me sembler, le problème continuait à me préoccuper à cause de l'importance de l'enjeu: la prise d'une position fortifiée en deux temps et trois mouvements par des

fantassins de l'air. Il m'intéressait de connaître les véritables capacités de ceux-ci, afin de juger le degré de danger qu'ils représenteraient un jour pour nous dans d'identiques circonstances. C'est pourquoi, faute de pouvoir obtenir des renseignements allemands qui m'eussent permis de confronter la version anglaise, je n'ai pas failli, à la première occasion, de retourner sur les lieux pour tenter d'apprécier sur place la nature exacte de la tâche donnée à ce bataillon Airborne et de déterminer, si possible, par l'étude des conditions topographiques, la manière dont avait bien pu s'effectuer sa manoeuvre.

La première question, qui tout naturellement excite à nouveau notre curiosité, car dans notre imagination nous voyons toujours les troupes de l'air surgir à la verticale de leur objectif, est évidemment: «Pourquoi les parachutistes sont-ils allés sauter si loin? Qu'est-ce qui a pu les empêcher de se poser plus près?»

Ce n'est en tout cas pas la configuration du terrain – quasi plat – qui a constitué un obstacle. Serait-ce la proximité de la mer et de l'embouchure de l'Orne? La batterie se trouvait, en effet, à 1 1/2 km. de l'une et de l'autre.

Si nous envisageons la dispersion des unités qui se produit à l'atterrissage, nous concevons aisément que cet argument ait pu exercer une influence sur la décision des chefs. Ils auraient tenu à s'assurer une forte marge de sécurité pour éviter à tout prix qu'une

partie de leurs hommes tombât à la mer ou dans le fleuve, ce qui, de nuit et avec leur équipement, eût causé leur perte certaine.

La couverture du sol ensuite a certes dû aussi jouer un rôle. L'endroit choisi offre des immensités dénudées que ne donnent point les environs mêmes de la batterie. Non pas que ceux-ci nous paraissent le moins du monde défavorables. Il faut tout simplement admettre que le spécialiste ne possède pas la même jauge que nous. Mieux que nous par le raisonnement ou l'imagination, il connaît par expérience les multiples dangers qui risquent de désagréger une telle manoeuvre, que ce soit en augmentant exagérément les accidents lors du saut, que ce soit en disloquant les subdivisions et les unités et en provoquant ainsi des délais de regroupement incompatibles avec l'opération projetée, que ce soit en égarant par trop de matériel dans l'obscurité.

Nous savons déjà avec quelle facilité et quelle rapidité un terrain tant soit peu morcelé parvient à déchirer les liaisons dans la plus sommaire des actions terrestres. C'est infiniment pire avec les troupes de l'air, lâchées en pleine nuit dans une contrée qu'elles n'ont jamais foulée au pied. Il leur faut donc idéalement des zones d'atterrissage que le regard parcourt d'un coup de bout en bout et où chaque membre de l'équipée découvre instantanément ses camarades, son matériel, ses chefs.

(...)